

LA CHIRURGIE DU CHEVAL AU XVII^{ème} SIECLE, D'APRES LES ŒUVRES DE SOLLEYSEL ET DE MARKHAM

par Malika Zakria* et Christophe Degueurce**

* Docteur vétérinaire, 6 rue du Bout Là-Haut, 62 560 Audinuhun - mzakria@hotmail.com

** Professeur, Conservateur du Musée Fragonard, Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort, 7 avenue du Général de Gaulle, 94 704 Maisons-Alfort.- musee@vet-alfort.fr. Communication présentée le 7 février 2004.

Sommaire : les techniques chirurgicales vétérinaires majeures pratiquées sur le cheval au XVII^{ème} siècle, telles qu'elles étaient décrites dans les ouvrages de Solleysel et de Markham. Rappel sur les vies de deux auteurs étudiés.

Mots-clés : Chirurgie - Markham - Solleysel - Ecuyers

Title: Horse surgery in the 17th century from works by Solleysel and Markham.

Content: Most important surgical veterinary techniques on horses carried out during the 17th century, as described by Solleysel and Markham in their respective books. The lives of Solleysel and Markham.

Key-words: Horsemen - Markham - Solleysel - Surgery

INTRODUCTION

Le terme « chirurgie » vient étymologiquement du grec *xeir*, la main et *ergon*, le travail. La chirurgie ne fait donc appel qu'aux mains pour la guérison. Si l'on cherche à la définir plus précisément, on pourrait dire qu'il s'agit de la branche de la médecine permettant de soigner grâce à l'action de la main, munie ou non d'un instrument, et en modifiant les tissus.

Au XVII^{ème} siècle, la chirurgie était utilisée dans le traitement d'un certain nombre d'affections du cheval. Afin de mieux connaître ces traitements chirurgicaux, nous avons analysé deux ouvrages de référence de l'époque : *Le Parfait Maréchal* de Solleysel (16) et *Le Nouveau et Savant Maréchal*, traduction de Foubert de l'ouvrage de Markham (7). Cet article reprend, de façon très synthétique, les éléments contenus dans la thèse de doctorat vétérinaire de Malika Zakria (17).

Cette époque est d'un grand intérêt pour l'histoire de la médecine vétérinaire. Tout d'abord, ce siècle a été marqué par la diffusion des connaissances rassemblées dans les premières publications d'anatomie du cheval, base indispensable au développement d'une chirurgie raisonnée. La fin du XVI^{ème} siècle avait vu la publication de l'*Anatomia del Cavallo*, premier traité complet d'anatomie du cheval édité à Bologne en 1598 sous le nom du sénateur Bolognais Carlo Ruini, à titre posthume. Cette œuvre était ornée de très beaux dessins (figure1) reproduits par la technique des bois gravés et contenait même une description de la circulation sanguine. Ce traité transposait chez le cheval la *Fabrica* que Vésale avait publié au milieu de ce siècle chez l'homme. Malgré ses imperfections, cette Anatomie fut l'ouvrage de référence jusqu'à la parution de l'*Histoire Naturelle* de Buffon en 1754, suivie des traités de Bourgelat et surtout du *Cours d'Hippiatrique* de Philippe-Etienne Lafosse en 1772. Un an plus tard, en 1599, paraissait un autre ouvrage d'Anatomie, un traité d'ostéologie écrit par le Français Héroard. Ce traité ne devait être que le début de son

Hippostologie, mais il ne pu malheureusement achever son projet (10,11,12).

Le XVIIème siècle qui suivit fut celui du développement de l'Ecole Française d'Equitation. L'équitation devint un Art, pratiqué au manège par une noblesse de Cour soucieuse de se distinguer par l'élégance et le raffinement de sa monte. Le statut guerrier du cheval perdit de sa vigueur en même temps que la noblesse se sédentarisait. Le cheval devint un compagnon d'exercice, un animal de loisir entraîné à des mouvements démontrant souplesse et virtuosité d'exécution. C'est ainsi que se développa un nouveau corps social, celui des Ecuyers, issus et oeuvrant dans des Académies d'Equitation. Ces écoles pluridisciplinaires assuraient alors l'ensemble de la formation d'un gentilhomme et l'équitation était évidemment un élément central de cette formation. Ces écuyers, qui mettaient des mois ou des années à former un cheval, voyaient évidemment d'un mauvais œil leurs précieuses montures affectées par des maladies ou des blessures. Ils furent naturellement les premiers à développer une médecine raisonnée et, étant lettrés, publièrent des ouvrages tels que ceux que nous envisageons. Ces œuvres ont donc une importance historique remarquable : ce sont les premiers traités transcrivant les croyances et les connaissances de ce moment, scellant également une partie des traditions orales transmises notamment par les maréchaux.

Cette médecine, écrite et publiée, s'opposait aux croyances qui imprégnaient les classes populaires. Au XVIIème siècle, il était courant d'attribuer les maladies des animaux à des sortilèges. Leur traitement ne pouvait alors être administré qu'en présence d'un sorcier ou autre rebouteux, quand ce n'était pas un membre du clergé qui oeuvrait. Les bergers avaient également un rôle très important car leur vie proche de la nature et leur connaissance des animaux leur conférait un aspect mystérieux. Ils connaissaient en outre un certain nombre de pratiques magiques, véhiculées dans les grimoires (4). Les bergers guérisseurs, ou encore les colporteurs, possédaient par ailleurs

des prières invoquant Dieu, la Vierge ou les Saints. Les membres du Clergé avaient également une part active dans les pèlerinages et processions invoquant la protection des Saints. Ils procédaient même à diverses messes et bénédictions. La chirurgie n'échappait pas non plus à ces croyances. Ainsi, Saint Eloi, patron des maréchaux puis des vétérinaires, était-il censé guérir les fractures des chevaux (5).

Enfin, de nombreuses recettes complexes étaient transmises de bouche à oreille. Des actes chirurgicaux étaient ainsi pratiqués et justifiés par ces croyances populaires. Par exemple, la coutume était d'arracher le frein de la langue sur les chiens, afin de les préserver de la rage. Quelques matières populaires, peu coûteuses et faciles à se procurer, entraient également dans la composition de certains remèdes.

Cette formalisation de la médecine du cheval s'accompagna de son rapprochement, à défaut de son alignement, sur la médecine humaine. Comme cette dernière était fondée sur la théorie des humeurs, c'est tout naturellement que Solleysel et Markham plaquèrent sur les pratiques médicales vétérinaires ces conceptions héritées de la médecine antique (15). Le corps était considéré comme un assemblage de liquides (les humeurs) et de solides (les membranes, les os, les parois des vaisseaux et la chair). Les quatre humeurs, la bile jaune, l'atrabile, le sang et la pituite, se côtoyaient et elles étaient en équilibre avec les quatre éléments de l'Univers : respectivement le feu, la terre, l'air et l'eau. Le *Microcosme* était ainsi en interaction avec le *Macrocosme*, l'être vivant interagissait avec l'Univers, et ne pouvait donc être considéré sans prendre en compte cette inter-relation. C'est pourquoi l'examen clinique reposait alors, pour une grande part, sur le recueil de l'anamnèse : le climat, l'âge de l'animal, le tempérament, la saison etc. Ceci permettait d'expliquer le déséquilibre entre humeurs, encore appelé dyscrasie, qui était supposé être à l'origine de la maladie.

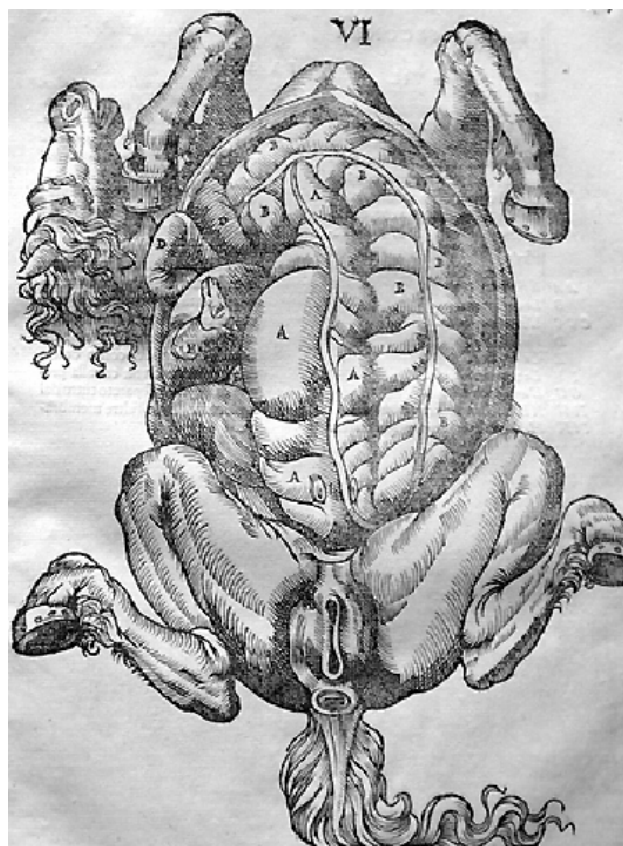
Même si les vues de nos auteurs peuvent sembler plus hautes, ils ne purent échapper à ces pratiques empiriques et, si la sémiologie développée dans leurs ouvrages semble assez novatrice, notamment dans le cas de Markham, ils ne purent échapper à l'accumulation de recettes qui nous apparaissent aujourd'hui bien farfelues.

Il n'en reste pas moins que ces deux ouvrages sont les meilleurs témoignages des techniques de soin des chevaux dans les milieux cultivés, utilisateurs d'animaux de grande valeur car dressés.

La chirurgie du cheval posait en elle-même un certain nombre de difficultés qui limitaient son usage. La manipulation d'un animal aussi peureux et puissant, malade ou blessé de surcroît, était difficile. L'absence d'anesthésie interdisait de prolonger les actes chirurgicaux et augmentait leur difficulté. En chirurgie vétérinaire, la douleur était l'un des pires ennemis du chirurgien, car les réactions de l'animal pouvaient mettre sa vie en péril (1).

Evidemment, les notions d'asepsie et d'antisepsie n'existaient pas. Cependant, certains auteurs conseillaient de maintenir le site chirurgical propre. Ainsi, Paracelse avait-il déjà insisté sur la propreté des plaies dès le XVIème siècle. Il avait même utilisé des remèdes minéraux tels que les sels de cuivre, d'argent, d'arsenic ou encore de plomb dans le traitement des plaies et ulcères. Une certaine antisepsie, inconsciente, était donc déjà mise en œuvre (3).

A près avoir envisagé quelques éléments biographiques des auteurs, cet article abordera la description sommaire des principaux éléments de chirurgie contenus dans leurs œuvres.



**Figure 1 : planche extraite de
l'*Anatomia del cavallo* de Carlo Ruini**

PRESENTATION DES DEUX AUTEURS ET DE LEURS ŒUVRES

Jacques de Solleysel et *Le Parfait Maréchal*

Jacques de Solleysel (figure 2) naquit en 1617, dans une petite localité proche de Saint Etienne. Il fit ses études à Lyon, chez les Jésuites, puis à dix-huit ans, monta à Paris, suivant son inclination pour le manège. Il y reçut l'enseignement de De Menou de Charnizay, ancien élève de Pluvinel. Au sein de l'Académie de ce dernier, il apprit alors l'équitation, mais également les mathématiques, la littérature, la poésie, la peinture et enfin la musique. (6)



Figure 2 : Jacques de Solleysel

En 1642, Solleysel suivit le Comte d'Avaux, en tant qu'Ecuyer, dans la campagne de Westphalie. Durant six années de campagne, il rencontra différents médecins allemands avec lesquels il discuta médecine des chevaux. A son retour en France, il décida de faire partager son savoir équestre par le biais du manège. Les gentilshommes qui vinrent chez lui devinrent d'excellents écuyers et furent reconnaissants de son enseignement de qualité. (6)

Puis entre 1653 et 1658, il fut appelé à diriger l'Académie Bernardi, reconnue dans toute l'Europe (6).

En 1648, William Cavendish, Duc de Newcastle, s'installa à Anvers, jusqu'en 1660. Solleysel le rencontra durant cette période et une grande amitié lia les deux hommes. Solleysel adopta les méthodes de dressage du Duc. Après le départ de ce dernier, ils entretenirent une correspondance et Solleysel assura la traduction de l'ouvrage du Duc de

Newcastle, intitulée *La Nouvelle Méthode pour dresser les chevaux en suivant la nature et même la perfectionnant par la subtilité de l'art* (6).

En 1664, Solleysel fit paraître la première édition du *Parfait Maréchal* (figure 3). En 1696, il existait sept éditions françaises, une édition franco-allemande et une traduction anglaise, faite par Sir William Hope, ancien élève de Solleysel(6,16).

La parution de cet ouvrage fut perçue comme un véritable événement et la réputation de Solleysel s'étendit rapidement, tant en France qu'à l'étranger. (2)

Dans un souci de faire un manuel pratique destiné aux maréchaux, il fit paraître *Le Maréchal Méthodique*, sous le pseudonyme de « *Sieur de la Bessée, écuyer de Monseigneur le Duc de Bavière* » (6).



Figure 3 : frontispice du *Parfait Maréchal*

Par le biais du *Parfait Maréchal*, qui fut longtemps l'ouvrage de référence, Solleysel fit partager ses nombreuses connaissances à

plusieurs générations d'écuyers. Plus tard, il reçut même les éloges de Bourgelat :

« *Jamais ne réunit autant de suffrages en sa faveur que M. de Solleysel ; son exacte probité suffit pour nous assurer de la pureté des motifs de ses travaux. Plus occupé du bien public et du progrès de son art que sensible à la gloire qu'il pouvait se promettre, il n'ambitionna de s'instruire que pour nous éclairer : il ne chercha point à se parer des dehors trompeurs et spécieux d'un faux savoir, qui masque et satisfait aujourd'hui l'insuffisance, et l'approbation universelle dont il a été honoré peut être regardée comme un juste récompense de son zèle.* » (13).

Gervase Markham et *Le Nouveau et Savant Maréchal*

Gervase Markham naquit en 1568 (ou 1566), dans le comté de Nottingham. Polyglotte, il savait parler latin, italien, français, espagnol et hollandais. Dans le domaine de l'équitation, il fut l'élève de Master Story de Greenwich. Il fut en outre un propagateur zélé des méthodes perfectionnées pour l'élevage du cheval. Il entraîna ainsi un des premiers chevaux arabes introduits en territoire anglais. Il participa enfin à la campagne des Flandres, mais il existe peu de traces de sa vie militaire (14).

A partir de 1600, Markham vécut essentiellement de ses écrits. Au total, il écrivit une trentaine d'œuvres, dans des domaines très variés, comme l'agriculture, la poésie, la tragédie, la médecine ou encore la vie militaire (14).

En 1610, il fit paraître *Markham's Maisterpiece*. Puis cet ouvrage fut traduit en français par Foubert, Ecuyer du Roi. Cette traduction, intitulée *Le Nouveau et Savant Maréchal* (figure 4), fut publiée en 1666 (8).

Plus tard, cet ouvrage fut très largement critiqué, comme le montrent, entre autres, les écrits de John Lawrence, datant de 1810 :

« *C'est une boîte de Pandore qui est ouverte sur les pauvres animaux victimes des médications et interventions brutales conseillées.* » (5)

Gervase Markham mourut le 3 février 1637, et fut enterré à Saint-Gilles, Cripplegate (14).

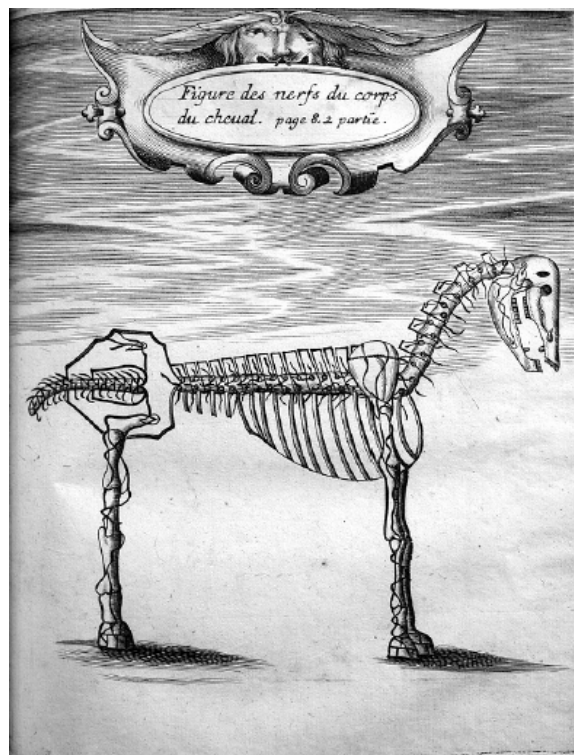
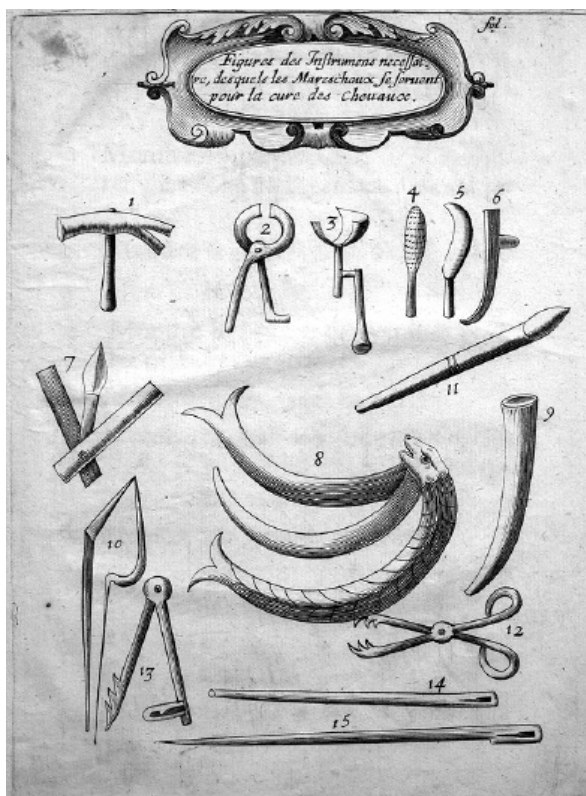


Figure 4 : planche extraite du *Nouveau et Savant Maréchal*

LES TECHNIQUES CHIRURGICALES VETERINAIRES MAJEURES AU XVII^{ème} SIECLE

Les instruments utilisés

Les incisions étaient réalisées à l'aide de ciseaux, de couteaux, de bistouris, de rénettes, de lancettes ou encore de flammes. La cautérisation et les brûlures étaient obtenues grâce à l'utilisation du fer rouge, de boutons de feu ou encore de bougies. Les sutures faisaient appel à des fils, dont la nature n'était pas toujours précisée dans les écrits de Solleysel et de Markham. Les explorations des plaies ou des fistules se faisaient à l'aide de sondes. Enfin, la palpation se faisait manuellement



Figures 5 et 6 : planches illustrant les différents instruments de chirurgie vétérinaire extraites du *Nouveau et Savant Maréchal*

La contention

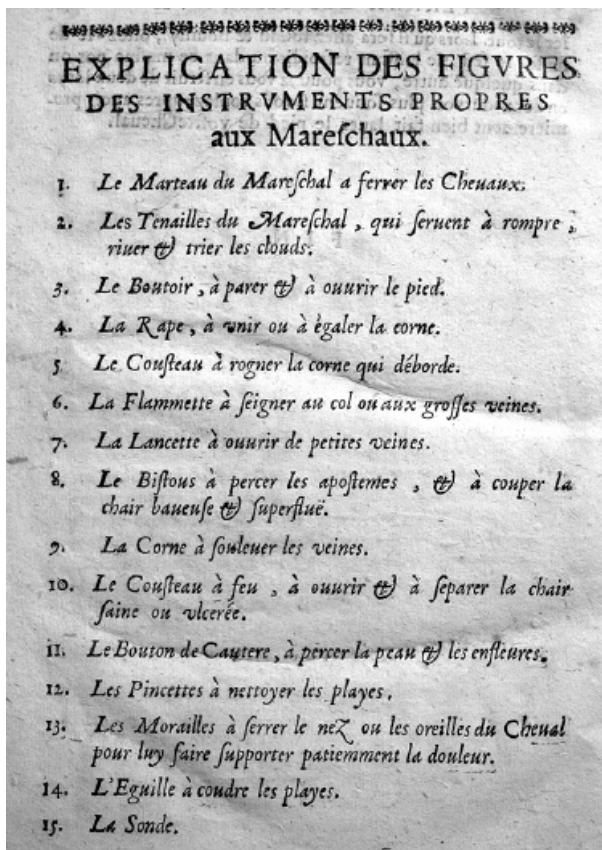
La contention était un problème majeur, préalable à tout traitement, notamment chirurgical. Les soignants pouvaient chercher à maîtriser tout ou partie de l'animal. Les pas d'âne étaient courants, qui permettaient d'obtenir et de maintenir l'ouverture de la bouche du cheval. Le collier, composé de bâtons longitudinaux, pouvait être placés sur le cou du cheval afin de l'empêcher de lécher ses plaies. C'était ainsi un ancêtre du carcan. Les morailles étaient, quant à elles, l'ancêtre de la pince mouchette et du tord nez. Il s'agissait de sortes de pinces, formées de deux barres de fer dentelées liées entre elles, qui permettaient d'enserrer la lèvre supérieure et ainsi d'immobiliser l'animal.

La technique de renversement du cheval était quant à elle décrite en détail par Markham. Elle consistait, après avoir placé le cheval sur un sol non traumatisant lors de la chute, à utiliser une corde mise en double. Elle était nouée autour du cou, puis passée derrière les membres postérieurs. Les bouts de la corde étaient enfin ramenés vers l'avant et l'opérateur tirait rapidement dessus. Le cheval perdait alors l'équilibre et pouvait être couché, la tête maintenue sur de la paille par des aides.

L'utilisation du travail n'est pas évoquée, alors que son existence semble attestée dès le Moyen Age (9).

La cautérisation

Elle était utilisée pour arrêter le sang ou encore détruire toutes sortes de parties corrompues. Les cautères pouvaient être faits de différents métaux. Solleysel recommandait l'usage du cuivre, alors que Markham



considérerait que le fer pouvait suffire. Tous deux mentionnaient toutefois l'utilisation d'or ou d'argent par certains maréchaux. En outre, Solleysel préconisait de pratiquer la cautérisation pendant les décours de la lune. Le meilleur moment était, selon lui 5 à 6 jours après la pleine lune. Les cautères étaient de formes très diverses, correspondant chacune à une indication particulière.

La cautérisation était réalisée après préparation. La peau était tout d'abord ramollie avec des bains. Le fer chaud pouvait alors être appliqué, avec une pression adaptée à l'épaisseur de la peau. Selon Markham, plus les poils étaient épais, plus la peau l'était. Solleysel se fiait quant à lui au résultat de la pression appliquée et cherchait à obtenir la rosée sanguine.

La saignée

La saignée avait pour but d'évacuer les humeurs néfastes accumulées dans le corps, et elle était pratiquée à titres curatif ou préventif.

Six raisons de pratiquer une saignée curative étaient énoncées par Solleysel. La première était « *une trop grande quantité de sang* », la seconde « *une chaleur du sang* », la troisième « *la présence d'humeurs corrompues dans les veines* », la quatrième « *la nécessité de redonner la facilité de mouvement au sang* », la cinquième de « *détourner le sang qui coule de manière trop abondante vers une partie en particulier* », enfin la sixième « *de soulager une partie trop chargée de sang* ».

Markham préconisait par ailleurs de la pratiquer à titre préventif, deux fois dans l'année. Le cycle de la lune, l'âge du cheval, le climat et les saisons étaient alors pris en compte. Ainsi, les jeunes chevaux étaient saignés pendant les décours de la lune, alors que les plus âgés l'étaient pendant la pleine lune. Les meilleures saisons étaient les tempérées (printemps, automne), tout comme les climats.

Quant aux sites de ponction, la saignée préventive était le plus souvent réalisée à la veine jugulaire. Pour la saignée curative, la veine choisie était fonction de l'atteinte à

proximité de l'organe lésé ou supposé l'être. La veine temporale était ainsi saignée lors de maux des yeux.

La technique consistait à mouiller la peau afin d'écarter les poils. Un garrot était ensuite placé sous la zone de saignée, permettant le gonflement de la veine. L'incision à la flamme ou la lancette, selon la taille du vaisseau, était enfin réalisée.

Le sang était par ailleurs recueilli et observé. La quantité à extraire dépendait de l'état de santé du cheval pour Solleysel. Markham préconisait quant à lui d'arrêter la saignée quand le sang changeait de couleur et devenait plus pur. La couleur du sang était également observée. Par exemple, un sang bien rouge était bon, alors qu'un sang jaune était bilieux... La coagulation devait en outre se faire correctement. Dans le cas contraire, ils conseillaient de ne pas trop retirer de sang et d'utiliser des purgatifs. Enfin, le sang était goûté. Un sang insipide était ainsi vu comme un « *sang pituiteux* », alors qu'un sang amer était un « *sang bilieux* », toutes considérations relevant de la théorie des humeurs.

La levée des veines

Cette technique, encore appelée barrage, était une variante de la saignée. Elle permettait d'extraire du sang sur une veine donnée, sur une partie en particulier. Elle s'adressait également à des veines très petites, proches des artères et des nerfs. De même que pour la saignée, les veines levées avaient chacune leur indication.

La technique était bien décrite par Markham. Elle consistait, après avoir renversé le cheval, à localiser la veine puis à serrer une sangle au-dessus du lieu d'incision. Son emplacement était également marqué sur la peau. Elle pouvait alors être décalée avec le pouce et la peau était incisée. La veine était ainsi visualisée directement et pouvait être soulevée grâce à une corne. L'incision de la veine était enfin pratiquée, après avoir retiré la sangle. Finalement, une ligature était posée au-dessus et au dessous de l'incision, et le trou était bouché avec du sel.

Les « sétons » et les « tentes »

Les sétons et les tentes servaient à drainer en continu une collection de liquide. Les sétons étaient fins et pouvaient être constitués de crin ou de soie, alors que les tentes étaient plus épaisses et faites de faisceaux d'étoupes ou encore de lard.

Pour les mettre en place, il fallait dans un premier temps coucher le cheval. La peau était ensuite incisée puis soulevée afin d'y introduire une plume. Cette dernière permettait de souffler sous la peau et ainsi de la détacher. Ensuite, le trou était bouché avec le doigt et la peau était battue afin de répartir le « vent ». Enfin, le séton était mis en place grâce à une aiguille à séton.

Le traitement des plaies

Les plaies étaient bien distinguées des contusions. Markham définissait en effet les plaies comme « *une solution, division, ou séparation du tout continu* ».

La première étape du traitement des plaies était le rasage de la région. Les étapes suivantes dépendaient ensuite de la plaie. Ainsi, les plaies simples, non profondes, étaient nettoyées avec de l'eau fraîche et saupoudrées de son. Les plaies grandes et profondes étaient traitées grâce à la mise en place de tentes de lard. Si du pus était présent, la cautérisation était utilisée, suivie de l'application de vinaigre et de blancs d'œufs. Enfin, Markham recommandait le recours aux sutures pour les plaies longues et larges.

Le traitement des abcès

Les abcès étaient considérés comme une concentration d'humeurs corrompues en une partie du corps et source d'inflammation localement.

Leur traitement consistait à obtenir si nécessaire leur maturation, grâce entre autres, à l'utilisation de fiente chaude (d'une espèce non

précisée). L'abcès était mûr quand il devenait mou. Solleysel recommandait ensuite l'utilisation du feu pour ouvrir les abcès, puis de mettre en place une tente de lard afin de les drainer. Selon Markham, la lancette était généralement suffisante pour ouvrir les abcès. Suivant la cause de l'abcès, différentes substances étaient ensuite utilisées par ce dernier : de l'urine, de la poix, de la graisse de porc, des mauves...

Les abcès de fixation

Les abcès de fixation étaient mis en place « *afin de dévier le mal sur les parties du corps non concernées par la maladie* ».

Les sétons pouvaient alors être utilisés. Ils étaient dans ce cas enduits de térébenthine ou d'autres substances vésicatoires. La racine d'hellébore noire pouvait être également utilisée.

Les plumasseaux étaient également utilisés dans ce cadre. Il s'agissait de gâteaux de charpie aplatis à la main. Posés comme des sétons, ils étaient enduits d'onguent caustique afin d'entretenir l'inflammation locale et « *d'attirer les humeurs sur eux* ».

La dessolure

La dessolure consistait à enlever complètement la corne de la sole et de la fourchette du pied du cheval. Elle était utilisée dans le traitement des différentes affections du pied, comme par exemple la fourbure ou les abcès.

La technique consistait à parer le pied dans un premier temps, puis à décerner la sole avec la corne du bouterolle ou la rénnette. Un lève sole, fer long et plat au bout, permettait ensuite de détacher la sole avant que les tricoises ne servent à l'arracher entièrement. L'opérateur pouvait laisser saigner la plaie ou poser un garrot sur le paturon. Finalement, la plaie était lavée avec du vinaigre salé et un bandage peu serré permettait de maintenir au contact de la plaie un mélange de vinaigre et de blancs d'œufs.

Les emplâtres et onguents

Les onguents et les emplâtres étaient nombreux et très souvent utilisés, soit en première intention, soit après un acte chirurgical.

Les onguents étaient constitués de substances résineuses. Ils ne s'agglutinaient pas, mais se liquéfiaient à la chaleur de la peau, contrairement aux emplâtres qui gardaient leur consistance.

Solleysel et Markham donnaient dans leurs ouvrages respectifs un certain nombre de recettes pour ces onguents et emplâtres. Des ingrédients comme l'urine étaient utilisés, montrant le poids des croyances populaires. Diverses plantes entraient également dans la composition de ces emplâtres et onguents.

Les techniques orthopédiques

Les luxations, nommées « *effort à...* » étaient diagnostiquées, de même que les fractures, appelées « *os rompus ou disloqués* », les déchirures ligamentaires, appelées « *entrouvertures* » et les entorses.

Les déchirures ligamentaires étaient traitées grâce à la mise en place de plumes utilisées comme drains et mises en place de la même manière que les sétons.

Les entorses étaient traitées grâce à des frictions d'eau de vie alternées de cataplasme laissé en place 24 heures. Ce traitement était effectué jusqu'à la disparition des symptômes.

Les luxations semblent avoir été courantes à cette époque, ce qui est très étonnant dans le cas du cheval. La luxation de la hanche notamment paraît banale, ce qui compte tenu des particularités de cette articulation chez les Equidés laisse planer un doute sur la réalité de son existence. Quoiqu'il en soit, Solleysel faisait attacher le paturon de la jambe atteinte avec une corde reliée à un buisson. Puis, il fallait faire avancer le cheval. La force exercée permettait alors la remise en place de l'articulation. Markham faisait quant à lui coucher le cheval. Puis une entrave était mise en place, à laquelle une corde était attachée. Le membre atteint était alors tiré vers le haut.

Enfin, un opérateur poussait le fémur de manière à remettre en place l'articulation.

Cette affection hypothétique et son traitement soulèvent quelques interrogations. On ne peut s'empêcher de faire le parallèle avec l'espèce humaine, effectivement sujette à ce type d'affection. Il est probable qu'il s'agisse là, comme dans plusieurs cas que nous avons pu relever, d'une transcription directe des pratiques médicales humaines au cheval. Ceci montre l'ignorance des auteurs en matière d'anatomie et le défaut de leur pratique, légitime du fait de leur qualité : la pratique était alors l'apanage des gens de petite condition qu'étaient les maréchaux..

Les fractures étaient traitées par Solleysel par la suspension du cheval. Il attendait que le cal se forme. Markham décrivait quant à lui la mise en place d'un pansement très proche du pansement « *Robert Jones* » actuel. Le cheval était ainsi placé dans un travail grâce auquel des canevas très résistants étaient passé sous l'animal, de manière à le soulever légèrement et à supprimer l'appui sur le membre atteint. Les foyers osseux étaient remis en place, puis de la laine bien sèche était placée autour du membre. Une bande trempée dans de l'huile et du vinaigre était placée uniformément par-dessus la laine. Une couche de laine, enduite aussi de vinaigre et d'huile recouvrait ensuite la bande. Enfin, trois attelles larges étaient mises en place et liées entre elles.

CONCLUSION

En conclusion, les deux traités de Solleysel et Markham nous apportent de précieuses informations sur les pratiques médicales et chirurgicales des écuyers du XVIIème siècle. Premiers ouvrages publiés sur le sujet, ils ont probablement collecté bon nombre de méthodes et de recettes thérapeutiques colportées par la tradition orale. L'analyse détaillée de ces textes montre à quel point ces auteurs étaient influencés par la médecine humaine. Des affections courantes chez l'homme, comme les luxations ou l'épilepsie sont attribuées au

cheval. Bien souvent, leurs connaissances anatomiques se révèlent limitées.

La chirurgie vétérinaire au XVII^{ème} siècle était encore très proche de celle des Anciens. Elle était aussi souvent inspirée de la chirurgie humaine. Différentes affections étaient cependant traitées grâce à elle, en mettant en jeu des gestes de base : la cautérisation, la saignée, le drainage, la mise en place d'emplâtres et de pansements divers.

Toutefois, elle était souvent injustifiée car elle reposait sur la théorie des humeurs et conduisait à des actes parfois barbares. Malgré cela, certains principes énoncés sont encore d'actualité...

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. **Degueurce C et Jeanjot-Emery P** (1999) - « L'anesthésie en médecine vétérinaire : histoire d'un tournant ». *Prat.Vét.Equine*, **31**, 385-389.
2. **Delorme P** (1854) - « Bibliographie Vétérinaire Ancienne, Le Parfait Maréchal, Par le Sieur de Solleysel, escuyer ». *Rec. Méd. Vét.*, Novembre 1854 **31**, 860-869
3. **Forgues E et Bouchet A** (1978) - « La chirurgie jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle ». In : *Histoire de la Médecine, de la Pharmacie, de l'Art Dentaire et de l'Art Vétérinaire*, collection dirigée par J Poulet et J.-C Sournia, Martigny M. Albin Michel/Laffont/Tchou, , **3**, 131-222.
4. **Jarry MD** (1984) - *L'art de guérir les animaux du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle : pratiques magico-religieuses et médecine savante*. Thèse Méd.Vét., Lyon, n°58, 95p.
5. **Leclainche E** (1955) - *Histoire Illustrée de la Médecine Vétérinaire*. Albin Michel, **2**, 250p.
6. **Lemarchand C** (1986) - *Solleysel (1617-1680), Ecuyer et Hippiatre, père de la médecine vétérinaire moderne*. Thèse Méd. Vét., Alfort, n°127.
7. **Markham G** (1666) - *Le Nouveau et Savant Maréchal*, traduit par le Sieur Foubert, chez Jean Ribon, Premier livre 168p., Deuxième et Troisième livre 411p.
8. **Menessier de la Lance (Général E)** (1917) - *Essai bibliographique hippique, tome II*. Paris : Lucien Dorbon, 736p.
9. **Moulé L** (1900) - *Histoire de la médecine vétérinaire. Deuxième période. Histoire de la médecine vétérinaire au Moyen Age (476 à 1500). Deuxième partie : la Médecine Vétérinaire en Europe*. Paris : Imprimerie Maulde, Doumenc et Cie, 177p.
10. **Moulé L** (1910) - « Histoire de la Médecine Vétérinaire. Troisième Période ». *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, 1910, 182-200.
11. **Moulé L** (1910) - « Histoire de la Médecine Vétérinaire. Troisième Période ». *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, 211-248.
12. **Moulé L** (1910) - « Histoire de la Médecine Vétérinaire. Troisième Période ». *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, 424-448.
13. **Moulé L** (1921) - « Histoire de la Médecine Vétérinaire. Troisième Période ». *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, 333-355.
14. **Richoux B** (1999) - *La médecine vétérinaire au 17^{ème} siècle d'après les œuvres de Markham et Solleysel*. Thèse Méd. Vét., Alfort, n°71, 219 p.

15. Richoux B, Degueurce C et Passelergue I (1999) - « La médecine du cheval au XVII^{ème} siècle, cent ans avant les Ecoles vétérinaires », *Prat. Vét. Equine*, **31**, 405-410.

16. Solleysel J (1664) - *Le Parfait Maréchal*. 1^{ère} éd., chez Gervais Clousier, 1664, Livre I

504p, Préceptes pour emboucher les chevaux, 65p.

17. Zakria M (2004) - *La chirurgie vétérinaire au XVII^{ème} siècle, d'après les oeuvres de Solleysel et de Markham*. Thèse Méd.Vét., Alfort, 136p.